

24 images

24 iMAGES

Vie éparse *Clean* d'Olivier Assayas

Gilles Marsolais

Number 119, October–November 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6816ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2004). Review of [Vie éparse / *Clean* d'Olivier Assayas]. *24 images*, (119), 40–40.

CLEAN

d'Olivier Assayas

par Gilles Marsolais

Vie éparse

On arrivait mal à suivre Olivier Assayas depuis *Les destinées sentimentales*, un « grand » film lisse et convenu, et *Demonlover*, noyé dans sa débauche technologique. Avec *Clean*, il rajuste le tir en revenant sur le terrain de l'intimité; il renoue avec Maggie Cheung qu'il avait déjà dirigée dans *Irma Vep* (1996) et avec un univers qui lui est propre, celui de la musique rock, celui de *Désordre* (1986).


Rock star des années 1980 marginalisée par la déchéance et la mort de son compagnon musicien, dont on la tient responsable, Emily (Maggie Cheung) entreprend de récupérer son fils placé sous la garde de ses grands-parents et de décrocher de sa dépendance à l'héroïne. Là où d'autres cinéastes se seraient enlisés, Olivier Assayas transcende ce sujet mélo par son style nerveux : accélération du temps par des ellipses carabinées et compression de la durée par la fragmentation des plans axés sur cette quête obsessionnelle. Il ne focalise pas tant sur les états d'âme d'Emily, qu'il suffirait de capter en gros plan pour émouvoir facilement le spectateur, que sur son parcours intérieur que l'on doit décrypter à travers son agitation extérieure qui s'apparente à un incessant road movie par ses changements de ville, de pays, de continent et de langue. En mettant en avant la musique rock des années 1980 de David Roback, du trip-hopper Tricky (que l'on voit aussi dans son propre rôle incarnant l'arrogance du parvenu), ainsi que de Brian Eno, plus mélodique, Assayas évite aussi les pièges du mélo dans lequel la musique souligne les émotions des personna-

ges ou la tension d'une situation déchirante. Globalement, *Clean* épouse cette musique, néanmoins trop illustrative par moments (dans la salle de billard), dont la tonalité est en accord avec la voix éraillée de Maggie Cheung, avec sa solitude existentielle.

Emily glisse au fil de ce récit rythmé comme si rien ne l'affectait, alors qu'elle se bat bec et ongles, aussi à l'aise dans un coin retiré de la banlieue de Hamilton que dans un restaurant chinois de Paris. En réalité, alors qu'elle a tout perdu (ami, fils, carrière et respect des autres), elle s'accroche avec l'énergie du désespoir aux deux seules choses qui pourraient encore la rattacher à ce monde : son fils et sa carrière avec laquelle elle tente de renouer (malgré son talent quelconque, elle a besoin d'y croire). À travers les métamorphoses de son *look* qui lui servent de paravent, Emily semble en retrait de ses émotions : instinctivement, elle sait mentir et donner le change, et elle sait que le moindre aveu de faiblesse pourrait lui être fatal. C'est aussi le cas de son beau-père Albrecht (Nick Nolte) qui la tient à distance de son fils, tout en lui donnant des raisons de vivre et d'espérer.

Mais ce dispositif fondé sur la retenue peut être source d'insatisfaction. Autant la multiplication symbolique des lieux peut paraître artificielle (la grand-mère de Vancouver obligée de se faire soigner à Londres), autant le jeu distant de Maggie Cheung peut faire croire qu'elle n'habite pas son personnage, malgré le prix d'interprétation qu'elle a raflé à Cannes. On peut s'étonner que le comportement de droguée d'Emily ne l'ait pas abîmée physiquement, préservant sa beauté inaltérable, qu'elle sorte de prison après six mois comme si de rien n'était, et qu'elle exprime si peu le sentiment maternel, au point qu'il est difficile de croire qu'elle poursuit une quête essentielle à ses yeux. Mais on peut aussi se demander si ce n'est pas justement le propos du film. Après sa première rencontre avec son fils, désastreuse, à Londres, Emily doit tenter de savoir si elle a l'étoffe d'une bonne mère, comme elle doit se prouver qu'elle peut encore chanter. Ce qui lui arrache des larmes à

la fin, c'est qu'elle grave enfin un disque. Est-ce plus important pour elle que d'avoir retrouvé son fils, ou n'est-ce pas parce que cette étape marque sa victoire ultime sur la drogue et sur la vie ?

Quoi qu'il en soit, ce souci de la beauté préservée se retrouve jusque dans l'image avec ses jeux de couleurs étudiés et ses mouvements de caméra virtuoses d'où semble poindre encore une fois un désir de *signature*, celui d'imposer une *œuvre*. Néanmoins, cette caméra dynamique et la structure même du film, rythmique, éclatée, illustrent bien l'idée d'une vie éparse dont il s'agit de recoller les morceaux, dignement, en faisant son ménage intérieur pour devenir *clean*. 

France-Canada-Grande-Bretagne-État-Unis, 2004. Ré. et scé. : Olivier Assayas. Ph. : Eric Gautier. Mont. : Luc Barnier. Int. : Maggie Cheung, Nick Nolte, Béatrice Dalle, Jeanne Balibar, Don McKellar, Martha Henry, Remy Martin, Laetitia Spigarelli. 110 minutes. Couleur. Dist. : TVA international.

